Extraits de la « Vie de sainte Marie Madeleine et de sainte Marthe sa sœur » de Raban Maur, évêque de Mayence (IXe siècle), tiré de l'ouvrage de l'abbé Faillon

Les chapitres sélectionnés ici reprennent les passages sur la vie de Marie-Madeleine après les récits canoniques des évangiles…

Chapitre 34 : De la Pentecôte et du Saint-Esprit ; de la vie canonique de la primitive Eglise et de la contemplation de Marie

(…) Pour Marie Madeleine en particulier, elle était attachée avec un dévouement indicible à la glorieuse Vierge Marie, comme à la Reine du ciel et à la Mère du Roi éternel et la servait en qualité de suivante avec une merveilleuse affection. Elle vaquait avec elle à la contemplation céleste ; et parce que la bienheureuse Vierge, en qualité de Reine, jouissait assidûment de la vue et des visites des anges, Madeleine, comme sa servante et l'amie spéciale de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, mérita d'avoir part fréquemment aux mêmes faveurs et aux mêmes consolations. Soutenue par ces visions et ces entretiens célestes, elle n'avait plus d'autre occupation que de représenter sans cesse à son souvenir la multitude des douceurs qu'il lui avait été donné de goûter en l'amour de Jésus-Christ. C'était là l'objet continuel de ses pensées ; et ces considérations excitaient de plus en plus ces feux d'amour dont elle était embrasée, ces flammes toujours ardentes où elle se consumait à tout moment, par le désir insatiable qui la possédait de jouir de son Rédempteur.

Chapitre 35 : Comment l'amie de Jésus-Christ était chère à la Reine du ciel et aux saints apôtres

Cette sainte femme était également chérie et honorée de la glorieuse Mère de Dieu et des saints apôtres, à cause de la magnifique et inestimable familiarité qu'elle avait eue tant de fois avec le Sauveur. Ayant vu si clairement l'amour que le Fils de Dieu, son divin maître, lui avait témoigné, ils l'aimaient eux-mêmes avec une charité toute singulière. Ils l'honoraient avec plus d'empressement, sachant l'honneur particulier que le Créateur et le Rédempteur du monde lui avait déféré. Leurs soins pour la consoler étaient d'autant plus tendres qu'ils avaient vu tant de fois le Dieu de toute consolation la consoler lui-même avec une plus grand bienveillance, ou par le ministère de ses anges.

Ils se rappelaient assidûment et ils prêchaient fréquemment au peuple comment de la vanité du siècle elle avait passé à l'école du Sauveur, et ils proposaient sa pénitence aux pécheurs, pour lesquels Jésus-Christ a voulu mourir, comme le modèle de conversion qu'ils devaient suivre pour rentrer dans la voie droite. Et comme sans l'espérance du pardon la pénitence est infructueuse et illusoire, et qu'elle n'est propre qu'à augmenter la colère divine, ils se servaient encore, pour animer les pénitents et les assurer de leur pardon, de l'exemple de foi et de confiance que Marie leur avait donné. De plus, sachant que ce n'est pas assez de la fuite du mal pour être agréable à Dieu, si l'on n'y ajoute la pratique du bien, ils présentaient la vie qu'elle menait comme le miroir de toute la perfection, afin qu'ayant devant les yeux l'image d'une si sainte conduite, les fidèles, attirés par l'odeur de ses parfums, courussent eux-mêmes avec une nouvelle ardeur dans les voies de la sainteté.

Enfin, pour montrer que la miséricorde de Dieu et l'abondance de ces dons sont le prix de la perfection et les fruits de la piété, ils faisaient voir en Marie les preuves de cette miséricorde divine, qui demandait toutes leurs actions de grâces. Très souvent aussi, dans les exhortations qu'ils adressaient publiquement aux peuples, les apôtres rappelaient les services et le dévouement incomparable de sainte Marthe, sa sœur, pour fournir aux besoins du Sauveur et aux leurs propres, et cette libéralité si charitable dont la grâce avait rempli son cœur. Ils rappelaient combien ces deux saintes sœurs avaient été chères et agréables au Fils de Dieu, par-dessus toutes les autres femmes, quel amour elles avaient eu pour lui, et par quelle tendresse Il avait répondu à leur amour. Ils disaient avec quelle bonté il daignait accepter leur hospitalité, avec quelle affection elles lui fournissaient de leurs biens, pour ses nécessités et celles de ses disciples, avec quelle confiance elles lui envoyèrent dire de la part de leur frère : "Voilà celui que vous aimez est malade". Enfin ils ajoutaient quelle était sa bonté, lorsqu'il leur apprit à eux-mêmes que Lazare venait de mourir : "Lazare, notre ami

dort" ; et quelle compassion il avait montrée lorsque, voyant pleurer ses sœurs, ils répandit les larmes et pleura avec elles : en sorte que les Juifs disaient : "Voyez comme Il l'aimait".

Les apôtres résolurent même de changer en maison de prière la maison des amis de Jésus-Christ, Lazare, Marie et Marthe, où ils se rappelaient avoir vu si souvent le Fils de Dieu tout-puissant et de la Vierge Mère marcher ou se reposer, prendre ses repas ou son sommeil : cette maison où il se retirait si souvent pour la nuit, où il avait prié tant de fois et fait un grand nombre de miracles : que ce Sauveur enfin avait lui-même bénite et consacrée par la demeure et le fréquent séjour qu'il y avait fait. Plus tard, le nombre des fidèles augmentant, ce fut dans cette basilique qu'ils ordonnèrent Lazare pour évêque de sa propre ville. Ensuite la persécution des Juifs s'élevant, saint Lazare se retira en Chypre pour prêcher le royaume de Dieu ; il y siégea comme premier évêque, et vécut vingt-quatre ans depuis sa résurrection ; on honore encore sa mémoire et celle de ses sœurs à Béthanie le seize avant les calendes de janvier.

Chapitre 36 : Séparation des apôtres et de vingt-quatre anciens disciples ou amis de Jésus-Christ.

Après la mort de saint Etienne, le premier des martyrs, Saul fut appelé du ciel à la foi, bien qu'il n'ait été nommé Paul que douze ans après. Ceux qui avaient été dispersés avec Philippe et les autres compagnons de saint Etienne allaient de tous côtés annonçant le royaume de Dieu. Ils vinrent enfin jusqu'à Antioche où il se forma une grande Eglise de disciples de Jésus-Christ. Ce fut là que le nom des chrétiens prit son origine ; ce fut là que saint Pierre plaça la chaire patriarcale, où il laissa ensuite Evode qu'il avait ordonné patriarche, lorsqu'il retourna lui-même à Jérusalem auprès des autres apôtres. Ceux-ci, selon l'ordre du Sauveur, s'étaient bornés pendant ces douze années à prêcher aux douze tribus dans la terre de promission.

La treizième année depuis l'ascension, Jacques, frère de Jean, périt par le glaive, Pierre fut jeté en prison, Saul reçut du Saint-Esprit l'apostolat des Gentils, et prit le nom de Paul. L'année suivante, où la quatorzième année, eut lieu la division des apôtres ; l'Orient échut en partage à Thomas et à Barthélémy ; le Midi à Simon et à Matthieu ; le Nord à Philippe et à Thaddée ; le centre du monde à Matthias et à Jacques ; les provinces de la mer Méditerranée furent le partage de Jean et d'André ; les royaumes d'Occident, celui de Pierre et de Paul. Car dans ce même temps Paul était venu à Jérusalem pour voir Pierre, et après qu'il eut donné à celui-ci, ainsi qu'à Jacques et à Jean, et qu'il eut reçu réciproquement de leur part des gages de leur union dans l'apostolat, il partit de là avec son collègue Barnabé pour la Syrie et l'Illyrie, afin d'y prêcher l'Evangile. Or Pierre, qui devait quitter l'Orient pour aller à Rome, désigna des prédicateurs de l'Evangile, pour les autres pays d'Occident où il ne pouvait se tendre en personne, et les choisit parmi les plus illustres fidèles et les plus anciens disciples du Sauveur : pour le pays des Gaules, où l'on compte dix-sept provinces, dix sept pontifes ; et pour le pays des Espagnes, où l'on compte sept provinces, sept docteurs.

A la tête de ces vingt-quatre anciens était le célèbre docteur Maximin, du nombre des soixante-dix disciples du Sauveur, illustre par le don d'opérer toute sorte de miracles, et le chef de la milice chrétienne après les apôtres. Sainte Madeleine, unie par le lien de la charité à la religion et à la sainteté de ce disciple, résolut de ne point se séparer de sa société, quel que fût le lieu où le Seigneur l'appelât. Car la Reine du ciel, au service de laquelle Madeleine avait goûté dans la contemplation les délices du paradis, la bienheureuse Vierge avait été enlevée aux cieux, et déjà dix apôtres s'étaient dispersés.

Quel que fût pour les apôtres l'attachement de ces vingt-quatre anciens, ils n'avaient pu garder ceux-ci auprès d'eux après que la haine des Juifs eut suscité la persécution contre l'Eglise, qu'Hérode eut décapité l'apôtre saint Jacques, jeté Pierre en prison et chassé de ses Etats les fidèles. Ce fut alors, pendant que la tempête de la persécution exerçait ses ravages, que les fidèles déjà dispersés se rendirent dans les divers lieux du monde que le Seigneur leur avait assignés à chacun, afin de prêcher avec intrépidité la parole du salut aux Gentils qui ignoraient Jésus-Christ.

A leur départ, les femmes et les veuves illustres, qui les avaient servis à Jérusalem et dans l'Orient, voulurent les accompagner. Tel était leur attachement pour l'amie spéciale du Sauveur et la première de ses servantes, qu'elles ne purent souffrir son éloignement et la privation de sa société. Parmi elles fut sainte Marthe, dont le frère Lazare était alors évêque de Chypre : cette vénérable hôtesse du Fils de Dieu voulut marcher sur les

traces de sa sœur ainsi que sainte Marcelle, la suivante de Marthe, femme d'une grande piété, d'une foi vive, et qui avait adressé au Seigneur ce salut : "Bienheureux le ventre qui vous a porté". Saint Parménas, diacre plein de foi et de la grâce de Dieu, était aussi du nombre de ces disciples ; ce fut à ses soins et à sa garde que sainte Marthe se recommande en Jésus-Christ, comme Marie au saint pontife Maximin. Ils prirent donc ensemble leur route vers les pays d'Occident, par un admirable conseil de la divine Providence, qui voulait non seulement que la gloire et la célébrité de Marie et de sa sœur se répandissent dans tout l'univers par le moyen de l'Evangile, mais encore que, comme l'Orient avait été favorisé jusqu'alors de l'exemple de leur sainte vie, l'Occident fut illustré lui-même par le séjour qu'elles y firent et par le dépôt de leurs reliques sacrées.

Chapitre 37 : Comment ces vingt-quatre anciens eurent pour leur partage les Gaules et les Espagnes.

Dans la compagnie de Madeleine, la glorieuse amie de Dieu, et de sainte Marthe, sa sœur, le saint évêque Maximin s'abandonna donc aux flots de la mer, avec saint Parménas, chef des diacres, les évêques Trophime, Eutrope et les autres chefs de la milice chrétienne. Poussés par le vent d'est, ils quittèrent l'Asie, descendirent par la mer Tyrrhénienne, entre l'Europe et l'Afrique, en faisant divers détours. Ils laissèrent à droite la ville de Rome et toute l'Italie, ainsi que les Alpes, qui partant du golfe de Gènes et de la mer des Gaules s'étendent vers l'Orient et se terminent à la mer Adriatique. Enfin ils abordèrent heureusement sur la droite, dans la Viennoise, province des Gaules, auprès de la ville de Marseille, dans l'endroit où le Rhône se jette dans la mer des Gaules.

Là, après avoir invoqué Dieu, le souverain monarque du monde, ils partagèrent entre eux, par l'inspiration du Saint-Esprit, les provinces du pays où ce même Esprit les avait poussés puis ils s'avancèrent et prêchèrent partout avec l'aide du Seigneur, qui confirmait leur prédication par des miracles. Car le Roi des armées célestes et de son peuple bien-aimé et chéri communiqua à ses prédicateurs le don d'annoncer sa parole avec une grande force et d'orner la maison de Dieu des dépouilles du fort armé. Le saint évêque Maximin eut pour son partage la ville d'Aix, métropole de la seconde province Narbonnaise, dans laquelle sainte Marie Madeleine finit sa vie mortelle. (…)

Chapitre 38 : Comment, auprès de la métropole, d'Aix sainte Marie vaquait, soit à la prédication, soit à la contemplation.

Saint Maximin étant donc entré à Aix, métropole qui lui était échue, commença à répandre dans les cœurs des Gentils les semences de la doctrine céleste, vaquant nuit et jour à la prédication, à la prière et au jeûne, pour amener à la connaissance et au service de Dieu le peuple incrédule de cette contrée. Et lorsque la prédication de l'Evangile eut produit une abondante moisson, le bienheureux prélat, à la tête de son église d'Aix, brilla par les miracles divers et nombreux qu'il opéra.

Avec lui l'illustre et spéciale amie du Sauveur vaquait à la contemplation dans la même église : car depuis que cette ardente amante du Rédempteur eut choisi avec tant de sagesse la meilleure part et qu'elle en eut obtenu la possession aux pieds de Jésus-Christ, jamais cette part ne lui fut ôtée, au témoignage de Dieu même. Marie réveillait sans cesse en elle-même l'avidité de son âme pour le Verbe de Dieu ; rien ne pouvait rassasier ses désirs toujours plus vifs. Attirée par la douceur de son bien-aimé, elle s'enivrait par avance de ce calice divin pour lequel seul elle soupirait ; son âme, profondément recueillie, élevée au-dessus d'elle-même, fondue en quelque sorte par la chaleur du plus chaste amour, n'avait plus que joies à l'intérieur ; retenue encore sur cette terre, elle allait en esprit au milieu des anges et parcourait les chœurs célestes. Voilà quelles étaient ses occupations à l'égard d'elle-même. Mais, pleine de sollicitude pour le salut des âmes qui l'avait fait venir aux extrémités occidentales de l'univers, elle s'arrachait de temps en temps aux douceurs de la contemplation pour éclairer les incrédules par ses paroles ou confirmer les fidèles dans la foi et versait peu à peu dans les esprits des auditeurs le miel des paroles qui découlait de son cœur.

Car c'était de l'abondance du cœur que sa bouche parlait, et c'est ce qui faisait de toute sa prédication un exercice réel de contemplation divine. Elle montrait à tous en sa personne le modèle qu'ils devaient suivre : aux pécheurs, elle se proposait comme modèle de conversion ; aux pénitents, comme une preuve de la

certitude du pardon ; aux fidèles, comme modèle de charité pour le prochain ; et à tout le peuple chrétien, comme une preuve de la miséricorde divine. Elle faisait voir ses yeux qui avaient arrosé de leurs larmes les pieds de Jésus-Christ et qui l'avaient vu les premiers dans sa résurrection. Elle leur montrait ses cheveux, avec lesquels elle sécha d'abord les pieds du Sauveur, arrosés de ses larmes, et les essuya ensuite dans le festin après les avoir oints d'un nard précieux ; cette bouche et ces lèvres avec lesquelles elle les baisa mille et mille fois, non seulement pendant la vie de Jésus, mais encore après sa mort et après sa résurrection ; ces mains qui avaient touché les pieds de Dieu tout-puissant, qui les avaient lavés et oints plusieurs fois, surtout dans cette dernière circonstance, elle répandit sur ces mêmes pieds un si précieux nard, dont elle versa le reste sur la tête du Fils de Dieu.

Mais pourquoi voudrais-je ici raconter encore toutes ces choses ? Quel est celui des évangélistes qui ne parle des privilèges de Marie ? Quel est celui d'entre les apôtres qui a été uni au Sauveur dans une plus grande familiarité ? Quel est celui parmi eux qui a puisé avec plus d'avidité les eaux de sa doctrine ? Il fallait donc que comme elle a été envoyée aux apôtres par Jésus-Christ en qualité d'apôtre de sa résurrection et de prophétesse de son ascension, elle devint aussi comme un évangéliste pour tous les fidèles de l'univers. C'était ce que Jésus avait présent à la pensée lorsque, voyant et approuvant la dévotion qui la porta à lui oindre la tête, il dit d'elle : "Elle a fait à mon égard une bonne œuvre ; je vous le dis en vérité, partout où cet Evangile sera prêché dans tout l'univers, on racontera à sa louange ce qu'elle vient de faire".

Chapitre 39 : Sainte Marthe vaque à sa prédication. Miracles des deux sœurs…

Sainte Marthe, de son côté, avec ses compagnons, prêchait aussi l'Evangile du Sauveur dans les villes d'Avignon et d'Arles, et parmi les bourgs et les villages qui étaient aux environs du Rhône dans la province de Vienne. Elle rendait hautement témoignage de tout ce qu'elle avait vu touchant sa personne, de ce qu'elle avait appris de sa bouche et ce qu'elle rapportait de ses miracles; elle le démontrait véritable par les prodiges qu'elle-même opérait. Car elle avait reçu le don des miracles, et lorsque l'occasion le demandait, par le seul moyen de la prière et du signe de la croix, elle guérissait les lépreux, les paralytiques, ressuscitait les morts et rendait l'usage de leurs organes aux aveugles, aux muets, aux sourds, aux boiteux, aux infirmes et à toutes sortes de malades. Tels étaient les privilèges de Marthe.

Marie opérait pareillement des miracles avec une inexprimable facilité, pour établir la vérité de ses paroles et exciter la foi dans les auditeurs. On admirait dans l'une et dans l'autre une beauté noble et qui inspirait le respect, une grande décence dans toute leur conduite et dans leurs paroles, une grâce merveilleuse pour persuader les esprits. Jamais, rarement du moins, voyait-on une personne se retirer incrédule de leur prédication, ou sans répandre des larmes; chacun était, par leur seul aspect, enflammé d'amour pour le Sauveur ou bien versait des pleurs par la considération de sa propre misère. Leur nourriture était frugale, leur habit décent et modeste. Marie, à la vérité, se mettait peu en peine de l'un et de l'autre depuis qu'elle eut perdu la présence corporelle du Seigneur. Mais les femmes qui demeuraient avec elle et lui portaient une merveilleuse affection, pourvoyaient suffisamment à ses besoins.

Et c'est ce qui aura donné lieu à ce récit apocryphe, si toutefois il est apocryphe dans son entier, car les empoisonneurs ne manquent guère, pour faire avaler plus sûrement le venin, d'y mêler le miel en abondance; de là, dis-je, est venu peut-être ce récit apocryphe, que tous les jours elle était enlevée dans les airs par les anges et qu'ensuite elle était remise à terre par eux ; qu'elle avait pour nourriture les aliments célestes qu'ils lui servaient. Entendu dans un sens mystique, ce récit n'est pas du tout incroyable. Car on ne peut douter que Marie ne fût favorisée très fréquemment de la visite des anges, qu'elle ne fût assistée de leurs bons offices, et ne jouît de la douceur de leurs entretiens. Il était convenable en effet, et même très convenable, que le Dieu de toute consolation la consolât d'une manière merveilleuse et jusqu'alors sans exemple, puisque Marie elle-même lui avait rendu sur la terre des devoirs admirables de piété, inouïs avant elle. Au reste, qu'après l'ascension du Sauveur elle se soit aussitôt enfuie dans les déserts de l'Arabie, qu'elle ait demeuré inconnue et sans vêtement dans une caverne, et que depuis elle n'ait vu aucun homme; qu'étant visitée, je ne sais par quel prêtre, elle ait demandé à celui-ci son vêtement, et autres particularités semblables, ce sont autant de récits très faux et empruntés par des conteurs de fables à l'histoire de la pénitente d'Egypte. Bien plus, ils se convainquent eux-mêmes de mensonge dès le commencement de ce

récit, en l'attribuant, comme ils font, au très docte historien Josèphe, puisque Josèphe dans ses écrits ne dit pas un seul mot de Marie Madeleine.

Ces observations sur le sujet présent doivent suffire. Reprenons maintenant la suite de la narration; et laissant de côté pour un temps la contemplation de Marie, poursuivons les actions et les miracles de sainte Marthe, sa sœur.

Chapitre 40 : Sainte Marthe délivre la province de Vienne d'un dragon appelé Tarasque…
Chapitre 41 : Comment sainte Marthe vécut à Tarascon…
Chapitre 42 : Sainte Marthe ressuscite un jeune homme qui s'était noyé dans le Rhône…
Chapitre 43 : Sainte Marthe change l'eau en vin à la dédicace de sa maison…
Chapitre 44 : Sainte Marthe fait saluer Marie ; elle reçoit et nourrit des évêques, et prédit que le jour de sa mort approchait…

Chapitre 45 : Sainte Marie voit Jésus-Christ. Son trépas et sa sépulture

Cependant sainte Marie Madeleine, appliquée à la céleste contemplation, gardait fidèlement la meilleure part qu'elle avait choisie : quoiqu'elle fût sur la terre retenue par les liens de son corps, elle vivait néanmoins en esprit au milieu des délices du ciel, et jouissait de ces ineffables douceurs autant qu'il est permis à des créatures mortelles. Qui pourrait raconter avec quels soupirs elle aspirait vers Dieu ! Quels étaient les vœux de cette ardente amie du Sauveur, malgré toutes les visites des anges dont elle jouissait ici-bas ! Quels étaient, dis-je, les désirs dont elle brûlait d'être avec Jésus-Christ, et de voir régnant dans la majesté celui qu'elle avait vu autrefois humilié sous la forme des esclaves !

Enfin, comme le temps où sa très sainte âme devait être délivrée de la prison du corps approchait, lorsqu'elle était près d'entrer dans ces célestes demeures vers lesquelles elle soupirait et se consumait, uniquement dans la vue d'être unie parfaitement au Seigneur, le Fils de Dieu, le Seigneur et Rédempteur des hommes lui apparut. Elle vit cet unique objet de ses désirs, Jésus-Christ en personne, accompagné d'une multitude d'anges, qui l'appelait à lui avec douceur et miséricorde pour la mettre en possession de la gloire du royaume céleste. "Venez, ma bien-aimée, je vous placerai sur mon trône, parce que le Roi, le plus beau des enfants des hommes, est épris de votre beauté ; venez, afin que celui à qui vous avez fourni avec un officieux empressement ce qui était nécessaire à sa vie temporelle, lorsqu'il était sur la terre, conversant avec les hommes, vous donne en retour les biens de la vie céleste, pour en jouir et en triompher éternellement d'allégresse, au milieu des chœurs des anges".

Enfin elle mourut, l'amie spéciale et l'apôtre du Seigneur, le onzième jour avant les calendes d'août : les anges se réjouissant de la voir associée aux vertus des cieux et jugée digne de jouir avec eux de la gloire éternelle et de contempler le Roi des siècles dans sa beauté. L'évêque saint Maximin mit dans un magnifique mausolée son très saint corps, embaumé avec divers aromates et éleva ensuite sur ces bienheureux membres une basilique d'une belle architecture. On montre son sépulcre, qui est de marbre blanc, et on y voit, représenté en sculpture, comment dans la maison de Simon, elle mérita le pardon de ses péchés, aussi bien que l'office de piété qu'elle rendit au Sauveur pour sa sépulture.

Chapitre 46 : Sainte Marthe voit l'âme de sa sœur portée dans les cieux par les anges

Pendant que ces choses se passaient proche d'Aix, métropole de la province ecclésiastique, seconde Narbonnaise, à la même heure, dans la province de Vienne, à Tarascon, la servante du Seigneur, sainte Marthe, retenue au lit par la fièvre, et qui néanmoins s'appliquait aux louanges de Dieu, aperçoit tout à coup, tandis qu'elle méditait sur les choses du ciel, les chœurs des anges portant dans les cieux l'âme de sa sœur Marie Madeleine. Aussitôt elle appelle les personnes qui l'assistaient et leur rapporte ce qu'elle vient de voir, les excitant à l'en féliciter. "Ô ma très-heureuse sœur, s'écrie-t-elle, que m'avez-vous donc fait ? Pourquoi ne m'avez-vous pas visitée, comme vous vous y étiez engagée. Jouirez-vous donc sans moi des embrassements du seigneur Jésus, de celui que nous avons tant aimé et qui nous aimait tant ? Je vous suivrai partout où vous

irez. Jouissez cependant, jouissez de la vie éternelle ; soyez heureuse à Jamais, et n'oubliez pas je vous prie, celle à qui votre mémoire est si chère".

Sainte Marthe, remplie de joie par cette vision, se livre avec plus d'ardeur que jamais à ses désirs de mourir et d'être avec Jésus-Christ ; elle ne souffre qu'avec peine de demeurer plus longtemps dans la chair, d'être privée de la compagnie de sa sœur et de celle des anges qu'elle a vus ; et sachant que l'heure de son départ n'est plus éloignée, elle exhorte les fidèles, les instruit et les fortifie. Car dès que le bruit se fut répandu que la mort de la servante de Dieu approchait, une grande multitude de fidèles étaient accourus, et pour ne la point quitter avant sa sépulture, ils se dressaient des tentes dans les bois et allumaient des feux de tous côtés.

Chapitre 47 : Jésus-Christ et Madeleine son amie apparaissent à sainte Marthe

Le soir du septième jour qui suivit, sainte Marthe ordonna d'allumer sept flambeaux de cire et trois lampes. Or, vers le milieu de la nuit, tous ceux qui la veillaient, se trouvant accablés par le sommeil, s'endormirent profondément. Alors voilà qu'un tourbillon de vent venant à passer avec violence, éteint tous les cierges et les lampes. La servante de Jésus-Christ, comprenant quelle était la cause de cet événement, fait le signe de la croix, et s'arme de la prière contre les embûches des démons.

Ensuite elle réveille les personnes qui la gardaient et les prie de rallumer les lumières. Aussitôt ils se hâtent de sortir pour exécuter cet ordre, mais comme ils tardaient à revenir, une lumière descendue du ciel brille tout à coup ; et dans cette lumière même, Marie Madeleine, portant à la main un flambeau ardent, rallume à l'instant avec cette lumière du ciel les sept cierges éteints et les trois lampes ; puis, s'approchant du lit de sa sœur : "Salut, sainte sœur, lui dit-elle," et après que Marthe l'eut saluée à son tour : "Eh bien ! lui dit-elle, vous voyez que je vous visite avant votre mort, ainsi que vous me l'aviez fait dire par le saint pontife Maximin. Mais voici le Sauveur votre bien-aimé qui vient vous rappeler de cette vallée de misères. C'est ainsi qu'il en a usé envers moi en m'apparaissant en personne pour me faire entrer au palais de sa gloire. Venez donc et ne tardez pas."

Ayant dit ces paroles, elle court avec allégresse au-devant du Seigneur, qui, après être entré et s'être approché de Marthe, la regarde d'un air très doux et lui dit : "Me voici, moi que vous avez autrefois assisté de vos biens avec tant de dévouement, moi à qui vous avez rendu maintes fois l'hospitalité avec tant de soins, et à qui, depuis ma passion, vous avez encore fait tant de bien dans la personne de mes membres. C'est moi-même ; c'est moi aux pieds de qui, prosternée autrefois, vous avez dit : Je crois que vous êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde. Venez donc, sainte hôtesse de mon pèlerinage, venez de l'exil, venez recevoir la couronne". Marthe s'efforçait de se lever, entendant ces paroles et de suivre incontinent le Sauveur ; mais "Attendez encore, lui dit-il, je vais vous préparer une place, et je reviendrai de nouveau et je vous recevrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi vous-même avec moi. "

Ayant dit ces mots, il disparut ; sa sainte sœur Marie disparut également. Mais la lumière qui avait accompagné leur apparition continua de briller. Alors les personnes qui gardaient sainte Marthe arrivèrent et elles furent remplies d'étonnement, en voyant que les candélabres, qu'elles avaient laissés éteints, jetaient un éclat tout extraordinaire.

Chapitre 48 : Dans quel lieu, dans quel temps, comment et devant quels témoins sainte Marthe rendit son âme à Dieu…
Chapitre 49 : Dans quel lieu, dans quel temps, avec quelles circonstances, fut elle inhumée par Notre Seigneur et par l'évêque saint Front, quoique absent de corps…

Chapitre 50 : Sur la mort et la sépulture de saint Maximin

Mais c'est assez d'avoir raconté, comme nous l'avons fait, tous les événements relatifs à la vie et à la mort de sainte Marthe, la vénérable servante du Fils de Dieu, notre Seigneur et Sauveur. Réservant pour un autre ouvrage les prodiges qui sont arrivés après sa sainte mort par sa puissance ou à son sujet, comme aussi la vie pleine de vertus et la passion du bienheureux Lazare son frère, évêque et martyr ; nous ne ferons qu'ajouter

ici une courte indication des miracles qui ont été opérés par l'amante de Dieu, Marie Madeleine, en disant d'abord un mot sur la mort du saint évêque Maximin.

Voyant approcher le temps auquel il devait être enlevé de ce monde, ainsi que l'Esprit-Saint lui avait fait connaître par révélation, pour recevoir de la bonté du souverain juge la récompense de ses travaux, il ordonna qu'on préparât le lieu de sa sépulture dans la basilique qu'il avait fait construire avec beaucoup d'art sur le très saint corps de sainte Marie Madeleine, comme nous l'avons raconté plus haut et qu'on plaçât son sarcophage auprès du mausolée de la bienheureuse amante de Dieu. En effet, après sa sainte mort, il y fut inhumé avec honneur par les fidèles et l'un et l'autre illustrent ce lieu par des miracles insignes, opérés par leur intercession en faveur de ceux qui les invoquent pour le bien de leur âme ou de leur corps.

Ce lieu est devenu, avec le temps, si sacré, qu'aucun roi, prince ou autre, si distingué qu'il soit par la pompe du siècle, n'oserait entrer dans leur église pour y solliciter quelque grâce, sans avoir auparavant déposé ses armes, sans s'être dépouillé de toute férocité brutale et sans y faire paraître toute sorte de marques d'une dévotion humble. Jamais aucune femme, de quelque condition, rang ou dignité que ce soit, n'a eu la témérité d'entrer dans ce très saint temple. Ce monastère s'appelle l'abbaye de Saint-Maximin : il est bâti dans le comté d'Aix et est richement pourvu de biens et d'honneurs. Ce fut le six des ides de juin que le saint pontife Maximin mourut et fut heureusement couronné dans le ciel.